16e R 26521 (22)

PHILOSOPHIES

Comte
La philosophie et les sciences

PAR PIERRE MACHEREY

puf

752415

PHILOSOPHIES

COMTE
LA PHILOSOPHIE
ET LES SCIENCES

PAR PIERRE MACHEREY

16° R
26521
(2x)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PHILOSOPHIES

Collection dirigée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre Macherey et Yves Vargas



ISBN 2 13 042621 2
ISSN 0766-1398

Dépôt légal — 1re édition : 1989, août

© Presses Universitaires de France, 1989
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

5 Introduction

7 La philosophie positive

13 *La loi des trois états*

1 / La loi naturelle de l'histoire, 13

L'état théologique, 19
L'état métaphysique, 28
L'état positif, 31

2 / La situation actuelle de la philosophie, 33

Une analyse de conjoncture, 34
Sciences et philosophie, 39

3 / Les tâches de la philosophie positive, 46

Une nouvelle logique : la critique de la psychologie, 46
Une nouvelle pédagogie, 60
Une nouvelle organisation du travail scientifique, 62
Une nouvelle politique, 64
L'unité du savoir, 69

73 *La classification des sciences*

Théorie et pratique, 75
Sciences abstraites et sciences concrètes, 88
Ordre historique et ordre dogmatique, 90
Le principe général de la classification, 95
La série encyclopédique, 101
L'ordre rationnel, 108
Les mathématiques, 114

121 Conclusion

123 Références biographiques



Les références aux deux premières leçons du *Cours de philosophie positive* sont données dans le corps du texte, d'après la numérotation des 79 paragraphes de la 1re leçon (A, 1 à 79), et des 98 paragraphes de la 2e leçon (B, 1 à 98).

Les références aux autres écrits de Comte sont indiquées en note, en bas de page, d'après la dernière édition en date qui rassemble l'essentiel des œuvres : les douze volumes parus en 1968 aux éditions Anthropos, dont les six premiers reproduisent le texte du *Cours* dans la version réalisée par la société positiviste, et les quatre suivants l'édition originale du *Système de politique positive* parue entre 1851 et 1854, avec, en appendice, les principaux textes du jeune Comte, antérieurs au *Cours*. Pour indiquer ces références, on utilisera les abréviations suivantes :

CPP *Cours de philosophie positive*
SPP *Système de politique positive*

Pour les noms propres suivis d'un astérisque, se reporter aux références biographiques placées à la fin de l'ouvrage.

Introduction

AUGUSTE COMTE

Entre l'homme et le monde : le savoir

> « A l'idée fantastique et énervante d'un univers arrangé pour l'homme, nous substituons la conception réelle et vivifiante de l'homme découvrant par un exercice positif de son intelligence les vraies lois générales du monde, afin de parvenir à les modifier à son avantage, entre certaines limites, par un emploi bien combiné de son activité, malgré les obstacles de sa condition. »
>
> (*Cours de philosophie positive*, 22e leçon).

Comte n'est pas ce notable sinistre de la philosophie dont une tradition indigne de lui nous a transmis la figure blême et pétrifiée. Il ne l'a pas été dans sa vie, qui est celle d'un véritable « enfant du siècle », tourmenté par un désir de reconnaissance intellectuelle et affective impossible à assouvir, dont il a intégré toutes les étapes à son œuvre théorique, au nom du principe qu'il a mis au cœur de sa morale : « Vivre au grand jour. » De cette histoire intense et douloureuse, jusque dans ses épisodes les plus dérisoires en apparence, nous avons, par ses soins et par ceux de ses meilleurs disciples, la révélation presque complète ; elle fait de lui un contemporain et un représentant de l'époque romantique, dont il a vécu tous les déchirements, et le fait ressembler, entre tous les philosophes du XIXe siècle, plutôt qu'à Hegel ou à Cousin, dans l'existence desquels les crises, si elles ont eu lieu, sont restées secrètes, à Nietszche et à ses intempestives initiatives. De même, dans sa pensée théorique, Comte n'est pas non plus ce fade aligneur de lieux

communs que son insertion, d'ailleurs précaire, dans l'appareil de l'enseignement secondaire public en a fait le plus souvent : mais il est le héros d'une véritable révolution de pensée qui, non moins que celle opérée par Kant, qu'elle rejoint d'ailleurs sur certains points, mérite le nom de révolution copernicienne. Sa tentative pour présenter la science, en l'absence d'un fondement rationnel ou réel absolu, comme une mise en forme progressive des échanges entre l'homme et le monde — on dirait presque entre un vivant et son milieu —, aboutissant à une complète intégration sociale du savoir, s'élève au niveau d'une des grandes formes historiques de la culture : elle est celle qui, au XIX^e^ siècle, prend en France la place occupée deux siècles plus tôt, avec des visées différentes, par le rationalisme cartésien. Elle correspond à cette manière de penser caractéristique, propre à chaque grande époque de la connaissance, que Michel Foucault a désignée du nom d' « épistémé ».

On ne lit plus guère Auguste Comte aujourd'hui, et peut-être n'a-t-on jamais voulu lire, au sens propre de ce que lire veut dire, ce qu'il a écrit. Ce travail voudrait simplement exposer, à partir de l'étude élémentaire d'un texte célèbre, et qui reste pourtant en grande partie encore à découvrir (les deux premières leçons constituant les Préliminaires généraux du *Cours de philosophie positive*), les raisons qui peuvent inciter à une telle lecture, dont la nécessité à elle seule confère quelque actualité au positivisme.

La philosophie positive

Le premier volume du *Cours de philosophie positive*, publié en 1830, est précédé d'un avertissement ; celui-ci, après quelques indications sur le déroulement effectif de l'enseignement donné par Comte l'année précédente à son domicile, apporte un certain nombre de précisions sur la formule « philosophie positive » qui en constitue l'intitulé.

L'expression *philosophie positive* étant constamment employée, dans toute l'étendue de ce cours, suivant une acception rigoureusement invariable, il m'a paru superflu de la définir autrement que par l'usage uniforme que j'en ai toujours fait. La première leçon, en particulier, peut être regardée tout entière comme le développement de la définition exacte de ce que j'appelle la *philosophie positive*. Je regrette néanmoins d'avoir été obligée d'adopter, à défaut de tout autre, un terme comme celui de *philosophie*, qui a été si abusivement employé dans une multitude d'acceptions diverses. Mais l'adjectif *positive* par lequel j'en modifie le sens me paraît suffire pour faire disparaître, même au premier abord, toute équivoque essentielle, chez ceux, du moins, qui en connaissent bien la valeur. Je me bornerai donc, dans cet avertissement, à déclarer que j'emploie le mot *philosophie*, dans l'acception que lui donnaient les Anciens, et particulièrement Aristote, comme désignant le système général des conceptions humaines ; et, en ajoutant le mot *positive*, j'annonce que je considère cette manière spéciale de philosopher qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés, ce qui constitue le troisième et dernier état de la philosophie générale, primitivement théologique et ensuite métaphysique, ainsi que je l'explique dès la première leçon.

Il y a, sans doute, beaucoup d'analogie entre ma *philosophie positive* et ce que les savants anglais entendent, depuis Newton surtout, par *philosophie naturelle*. Mais je n'ai pas dû choisir

cette dernière dénomination, non plus que celle de *philosophie des sciences* qui serait peut-être encore plus précise, parce que l'une et l'autre ne s'entendent pas encore de tous les ordres de phénomènes, tandis que la *philosophie positive*, dans laquelle je comprends l'étude des phénomènes sociaux aussi bien que de tous les autres, désigne une manière uniforme de raisonner applicable à tous les sujets sur lesquels l'esprit humain peut s'exercer. En outre, l'expression *philosophie naturelle* est usitée, en Angleterre, pour désigner l'ensemble des diverses sciences d'observation, considérées jusque dans leurs spécialités les plus détaillées ; au lieu que par *philosophie positive*, comparée à *sciences positives*, j'entends seulement l'étude propre des généralités des différentes sciences, conçues comme soumises à une méthode unique, et comme formant les différentes parties d'un plan général de recherches. Le terme que j'ai été conduit à construire est donc, à la fois, plus étendu et plus restreint que les dénominations, d'ailleurs analogues, quant au caractère fondamental des idées qu'on pourrait, de prime abord, regarder comme équivalentes.

L'expression « philosophie positive » est ici introduite à partir de deux références, empruntées, l'une à la philosophie ancienne, l'autre à la science moderne. A Aristote, Comte reprend le terme de philosophie, au sens qu'il lui avait donné : « Le système général des conceptions humaines » ; c'est-à-dire qu'il désigne l'ensemble des conceptions théoriques, liées, ordonnées de manière systématique. A Newton, Comte emprunte l'idée de positivité : « Cette manière de philosopher qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés. » En rapprochant ces deux termes, et en formant à partir de leur réunion l'expression « philosophie positive », Comte indique donc que la philosophie doit remplir une fonction de coordination dans l'ordre du savoir (première référence), le point de départ de cette démarche lui étant fourni par la considération des rapports réels entre les phénomènes (deuxième référence) : à aucun moment elle ne fait donc

intervenir d'hypothèses sur la réalité ou sur l'esprit considérés en soi ; mais elle se contente d'étudier comment l'un et l'autre entrent en rapport, et de mettre de l'ordre dans leurs relations, c'est-à-dire de les organiser.

Pour terminer, Comte rapproche la formule « philosophie positive » de celles de « philosophie naturelle » et de « philosophie scientifique », pour montrer sur quels points elle s'en distingue. D'abord, la formule « philosophie positive » renvoie à une signification plus étendue que celle de « philosophie naturelle » au sens strict, dans la mesure où elle applique, non seulement aux phénomènes de la nature, mais aussi à ceux de la société, c'est-à-dire aux phénomènes humains proprement dits, « une manière uniforme de raisonner, applicable à tous les sujets sur lesquels l'esprit humain peut s'exercer » ; elle développe donc sous tous ses aspects les rapports du sujet et de l'objet de la connaissance. D'autre part, la formule « philosophie positive » a une signification plus restreinte que celle de « philosophie scientifique », parce qu'elle ne reprend pas à son compte les diverses connaissances spéciales propres au champ d'investigation de chaque science, mais s'intéresse seulement à « l'étude propre des généralités des différentes sciences, conçues comme soumises à une méthode unique, et comme formant les différentes parties d'un plan général de recherche ». Cette précision est capitale, car elle montre que l'entreprise de Comte ne consiste pas à aligner purement et simplement la philosophie sur les sciences, au nom d'une représentation abstraite de « la » science du type de celle dont pourrait s'autoriser un scientisme vulgaire ; mais elle suppose une stricte délimitation de leur champ respectif d'investigation, cette délimitation étant aussi la condition de leur coordination. Bien que le projet de Comte prenne appui sur une encyclopédie des connaissances humaines, le *Cours* ne se présente pas comme un cours de sciences positives (au pluriel), mais comme un « cours de philoso-

phie positive » (au singulier) : il se propose donc de développer, vis-à-vis de l'ensemble des connaissances scientifiques, un point de vue original, proprement philosophique, malgré les équivoques, d'ordre théologique ou métaphysique, qui, Comte le reconnaît au passage, restent attachées au terme « philosophie » ; il est tout à fait essentiel que ces équivoques ne l'aient pourtant pas conduit à renoncer à l'usage de ce terme.

L'objet des préliminaires généraux du *Cours*, auxquels Comte a consacré ses deux premières leçons, est de préciser le rapport qui lie la philosophie à toutes les sciences, en la maintenant distincte, sinon complètement séparée, de leurs investigations spéciales.

A ce propos, il est nécessaire de faire ici une remarque concernant l'emploi que fait Comte de la formule « philosophie positive ». L'usage du terme « positif », largement répandu à l'époque de Comte, n'est pas propre à celui-ci : appliqué au domaine du savoir et de la connaissance en général, il était déjà courant au XVIII^e^ siècle, et particulièrement dans sa seconde moitié. Comte a pu trouver chez les Idéologues* et chez Saint-Simon* l'idée et la formule d'une « science positive ». Mais ce qui lui appartient en propre, c'est l'application à la philosophie elle-même de ce qualificatif. En 1822, Comte, âgé de vingt-quatre ans, rédige ce qu'il appellera plus tard son « opuscule fondamental », le *Plan des travaux nécessaires pour réorganiser la société* : il y explique que la politique doit être elle-même traitée comme une science positive, en rapport avec « la nécessité de confier aux savants positifs le travail théorique de la réorganisation sociale »[1], et introduit ainsi la conception d'une politique positive, présentée aussi comme « doctrine organique ». Toute cette argumentation est appuyée sur l'idée que l'histoire humaine considérée dans son ensemble

1. *SPP*, t. X, Appendice général, p. 73.

est soumise à une loi nécessaire de développement, dont la première série de travaux publiée par Comte (les autres séries annoncées ne seront jamais réalisées) donne un exposé général : c'est le premier qu'il consacre à la loi des trois états. A la fin de cet exposé, dans un passage consacré à la doctrine de la perfectibilité de Condorcet, Comte parle incidemment, et c'est sans doute la première occurrence de cette formule, de « philosophie positive », qu'il présente dans le prolongement de la « philosophie théologique et métaphysique »[1]. Au moment de la seconde édition de son texte, en 1824, Comte reprend cette expression dans l'importante addition qu'il ajoute à ses dernières pages, où il parle du « point de vue le plus élevé de la philosophie positive »[2]. Cette expression peut être rapprochée d'une note elle aussi ajoutée à ce texte en 1824, où Comte préconise l'adoption d'une « nouvelle direction philosophique », en soulignant le rôle que jouent, auprès des « savants spéciaux », dont ils doivent diriger et littéralement inspirer les travaux, « les hommes qui, sans consacrer leur vie à la culture d'aucune science d'observation, possèdent la capacité scientifique, et ont fait de l'ensemble des connaissances positives une étude assez approfondie pour s'être pénétrés de leur esprit et s'être familiarisés avec les principales lois des phénomènes naturels »[3] : ces savants généraux préfigurent le rôle qui sera assigné au philosophe positif. La même année 1824, on retrouve l'expression « philosophie positive », sur laquelle l'intérêt de Comte semble s'être alors fixé, dans sa correspondance avec d'Eichthal, saint-simonien fixé à Berlin, qui lui avait donné sa première initiation à la philosophie allemande ; c'est dans ce contexte que Comte déclare à propos de Kant (dont il vient de lire l'opuscule de 1784 sur « L'idée d'une histoire universelle ») : « Il peut très

1. *Ibid.*, p. 117.
2. *Ibid.*, p. 132.
3. *Ibid.*, p. 72.

efficacement contribuer à préparer les esprits à la philosophie positive »[1]. Dans le texte qu'il écrit l'année suivante, les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, Comte commence à donner un contenu plus précis à cette notion, à propos de laquelle il écrit : « La philosophie positive a obtenu aujourd'hui un tel ascendant sur les esprits qu'on a peine à concevoir, pour aucune époque, l'utilité, et à plus forte raison, la nécessité de la philosophie théologique et de la philosophie métaphysique, comme moyens de recherche »[2]. On peut considérer qu'alors le projet du *Cours de philosophie positive* est effectivement engagé.

1. Lettre de Comte à d'Eichthal (10 décembre 1824). Dans une lettre écrite au même l'année suivante (le 6 avril 1825), Comte dira, à propos cette fois de Hegel : « Je crois qu'il est, en Allemagne, l'homme le plus capable de pousser la philosophie positive. »

2. *SPP*, t. X, Appendice général, p. 140.